Leçon 3

Matthieu 5

Ce n'est pas un hasard si le Sermon sur la montagne est placé au début du N.T. Sa position souligne son importance. Dans cette charte, le Roi résume ce qu'Il attend de ses sujets sur le double plan de leur nature et de leur conduite.

Ce sermon ne présente pas le plan du salut, et son contenu ne concerne pas ceux qui ne sont pas sauvés. Il est adressé aux disciples (5.1, 2), et se présente comme la charte ou l'ensemble de lois et de principes.

Ce terme n'a pas le sens d'une période per se, mais d'un programme divin au travers de tout âge. Comparativement, un usage similaire se distingue lorsque nous parlons d'un gouvernement au pouvoir, précisant ses méthodes politiques durant l'exercice de son mandat applicables aux sujets du Roi venu dans son règne. Cette constitution est valable pour tous ceux qui, dans le passé, le présent et l'avenir, reconnaissent Christ comme Roi. Du temps où Christ était sur la terre, elle s'appliquait directement à ses disciples. Maintenant que Christ règne dans les cieux, elle régit tous ceux qui l'ont couronné Roi dans leurs cœurs. En fin de compte, elle dictera le comportement des disciples de Christ pendant la période de la tribulation et lorsqu'Il régnera sur la terre.

Le Sermon a une certaine connotation juive, comme le prouvent les allusions au sanhédrin (5.22), à l'autel (5.23, 24) et à Jérusalem (5.35). Mais il serait faux de penser que son enseignement concernait exclusivement les disciples juifs passés et à venir ; il est d'actualité pour tous ceux qui, à toutes les époques, reconnaissent Jésus-Christ comme Roi.

Le citoyen idéal du royaume de Dieu (5.1-12)

Le sermon débute par les béatitudes. Celles-ci dépeignent le citoyen idéal du royaume de Christ. Les vertus décrites et approuvées sont à l'opposé de celles que le monde estime.

La 1^{re} béatitude s'adresse aux pauvres en esprit. Il ne s'agit pas d'un état naturel, mais d'une disposition délibérément choisie. Les pauvres en esprit sont ceux qui reconnaissent leur impuissance innée et qui dépendent de la toute-puissance de Dieu. Ils ressentent leur besoin spirituel et s'attendent au Seigneur pour le combler. Le royaume de Dieu, où la suffisance n'est pas une vertu et où l'auto-glorification est un vice, appartient à de telles gens.

Les affligés sont heureux ; une consolation les attend. Le texte envisage non les larmes qu'on verse à cause des vicissitudes de la vie, mais les peines qu'on éprouve à cause de la communion avec le Seigneur Jésus. Cette affliction résulte d'un partage actif avec Jésus des souffrances et du péché du monde. Elle provient donc, non seulement de la tristesse qu'engendre notre propre péché, mais aussi de celle que nous inspirent l'effrayante condition du monde, son rejet du Sauveur et la malédiction qui pèse sur ceux qui refusent sa grâce. Ces affligés seront consolés au jour proche où « Dieu [...] essuiera toute larme de leurs yeux » (Ap 21.4). Les croyants n'ont leur part d'affliction que dans cette vie ; pour les incroyants, les peines actuelles sont un avant-goût des tourments éternels.

La 3e béatitude concerne les débonnaires : ils hériteront la terre. Par nature, ces personnes étaient probablement vives, inconstantes ou revêches. Mais en se soumettant volontairement à l'esprit de Christ, elles deviennent débonnaires ou douces (Mt 11.29). La douceur implique l'acceptation de son humble condition. La personne débonnaire est aimable et douce quand il s'agit d'elle-même, mais elle peut se transformer en lion pour la cause de Dieu ou la défense d'autrui. Les débonnaires n'héritent pas la terre maintenant ; ils reçoivent plutôt les coups et se voient dépossédés de leurs biens. Mais lorsque Christ, le Roi, établira son règne de justice et de prospérité pendant 1 000 ans, les débonnaires hériteront littéralement la terre.

La béatitude suivante est prononcée pour ceux qui ont faim et soif de la justice : une pleine satisfaction leur est promise. Ces gens sont avides de justice dans leur propre vie ; ils aspirent à l'honnêteté, à l'intégrité et à la justice dans la société ; ils recherchent la sainteté pratique dans l'Église. Ils éprouvent « une soif qu'aucun torrent terrestre ne peut éteindre, une faim que seul Christ peut apaiser, sinon ils meurent » (Gamaliel Bradford). Ces êtres seront largement comblés dans le futur royaume de Christ : ils seront rassasiés, car la justice régnera et la corruption fera place aux règles morales les plus élevées.

Dans le royaume de notre Seigneur, les miséricordieux seront heureux car ils obtiendront miséricorde. Être miséricordieux signifie être animé d'une compassion agissante. Au sens premier, c'est s'abstenir de châtier les coupables qui méritent pourtant une sanction. Dans un sens élargi, c'est aussi venir en aide aux nécessiteux, incapables de s'en sortir par eux-mêmes. Dieu a fait preuve de miséricorde envers nous en nous épargnant le jugement que nos péchés méritaient, et en nous manifestant de la bonté à travers l'oeuvre salutaire de Christ. En étant miséricordieux, nous imitons Dieu.

Les miséricordieux obtiendront miséricorde. Jésus ne fait pas allusion au salut que Dieu accorde au pécheur qui croit ; cette miséricorde-là ne dépend pas de la mesure de la miséricorde exercée par l'homme ; elle est un don gratuit et inconditionnel de Dieu. Le Seigneur envisage plutôt la miséricorde quotidienne nécessaire à la vie chrétienne et la miséricorde future avec laquelle les oeuvres du miséricordieux seront jugées (1 Co 3.12-15). Celui qui n'aura pas été miséricordieux ne devra pas s'attendre à bénéficier de la miséricorde ; autrement dit, les récompenses dépendront de la miséricorde dont chacun aura fait preuve.

Ceux qui ont le coeur pur reçoivent l'assurance qu'ils verront Dieu. Une personne au coeur pur est animée de mobiles nobles, de pensées saintes, et sa conscience est nette.

On peut comprendre les mots ils verront Dieu de différentes manières. Premièrement, ceux qui ont le coeur pur voient Dieu dès maintenant par le moyen de la Parole et de l'Esprit. Deuxièmement, ils bénéficient parfois d'apparitions ou de visions surnaturelles du Seigneur. Troisièmement, ils verront Dieu dans la personne de Jésus au moment où Celui-ci reviendra. Enfin, ils verront Dieu dans l'éternité.

Une béatitude est promise à ceux qui procurent la paix : ils seront appelés fils de Dieu. Remarquons que le Seigneur ne parle pas de ceux qui ont des dispositions pacifiques ou de ceux qui aiment la paix. Il désigne ceux qui agissent en faveur de la paix. La tendance naturelle se contente d'observer les querelles à distance ; la démarche divine consiste à intervenir positivement pour créer la paix, même au prix de coups et d'injures. Ceux qui procurent la paix seront appelés fils de Dieu. Ce n'est pas en vertu de leur action qu'ils deviennent fils de Dieu ; on ne le devient qu'en acceptant Jésus-Christ comme Sauveur

(Jn 1.12). En procurant la paix, les chrétiens se révèlent comme fils de Dieu. Un jour, Dieu les reconnaîtra comme ceux qui portent un air de famille.

La béatitude suivante vise ceux qui sont persécutés, non en raison de leurs méfaits, mais pour la justice. Le royaume de Dieu est promis à tous les croyants qui souffrent parce qu'ils font le bien. Leur intégrité condamne le monde impie et révèle son hostilité. Les hommes haïssent la vie juste parce qu'elle met en lumière leur injustice.

La dernière béatitude semble une répétition de la précédente. Il y a pourtant une différence. Au v. 10, il s'agissait de persécution à cause de la justice, ici, d'une persécution à cause de Christ. Le Seigneur savait que ses disciples seraient maltraités à cause de leur attachement à lui et de leur loyauté envers lui. L'Histoire l'a confirmé : depuis l'origine, le monde a persécuté, emprisonné et tué les disciples de Jésus.

Souffrir pour Christ est un privilège qui devrait causer de la joie. Une grande récompense attend tous ceux qui seront ainsi devenus les compagnons de tribulations des prophètes. Dans l'A.T., ces porte-parole de Dieu tinrent ferme malgré la persécution. Tous ceux qui imiteront leur courage et leur loyauté partageront leur allégresse actuelle et leur exaltation future.

Les béatitudes brossent donc le portrait du sujet idéal du royaume de Christ. Notons l'insistance placée sur les mots justice (v. 6), paix (v. 9) et joie (v. 12). Paul avait peut-être ce passage à l'esprit lorsqu'il écrivit : « Car le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit » (Ro 14.17).

Le sel de la terre (5.13)

Jésus compare ses disciples au sel. Ils sont au monde ce que le sel est à la vie quotidienne : il assaisonne les aliments, il empêche la corruption, il donne soif, et fait ressortir le goût des choses. Ainsi, les disciples ajoutent de la saveur à la société humaine, freinent la décomposition morale, et stimulent l'envie d'autrui de posséder la justice dont il était question dans les versets précédents.

Si le sel perd sa saveur, comment la lui rendra-t-on ? Il n'existe aucun moyen de restituer au sel son vrai goût naturel. Une fois qu'il a perdu sa saveur, il n'est plus bon à rien. Il est foulé aux pieds.

A. Barnes a livré de ce passage un commentaire fort judicieux : Pour nous Occidentaux, le sel est un composé chimique ; s'il perdait sa salinité, ou s'il devait perdre sa saveur, il ne resterait rien. En Orient, le sel utilisé était impur, mélangé à des herbes et à des substances organiques ; il pouvait donc perdre toute sa salinité, il restait encore une grande quantité de matière – du sel sans saveur – qui ne servait à rien sinon, comme le dit le texte, à être jeté sur les chemins et les sentiers, comme du gravier.

Le disciple est investi d'une grande mission : être le sel de la terre en vivant les vertus énumérées dans les béatitudes et selon les autres principes du Sermon sur la montagne. S'il manque à son devoir de manifester cette réalité spirituelle, les hommes fouleront aux pieds son témoignage. Le monde n'a que mépris pour un chrétien inconséquent.

La lumière du monde (5.14-16)

Jésus identifie également les chrétiens à la lumière du monde. Il s'est décrit lui-même comme « la lumière du monde » (Jn 8.12 ; 12.35, 36, 46). Ses deux affirmations s'expliquent si Jésus est la source lumineuse et les chrétiens le reflet de sa lumière. Leur rôle se borne à briller de sa lumière, comme la lune réfléchit la lumière du soleil. Le chrétien est semblable à une ville située sur une montagne : elle domine les alentours et brille au milieu de l'obscurité.

Celui dont la vie reflète l'enseignement de Christ ne peut être caché. Les gens n'allument pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. Au contraire, ils la placent sur le chandelier, de telle sorte qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Jésus ne veut pas que nous gardions la lumière de son enseignement pour nous-mêmes, mais que nous la partagions avec d'autres. Nous devons laisser notre lumière luire pour que les gens voient nos bonnes œuvres, qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux.

L'accent est mis sur le rôle important du caractère chrétien. Une vie qui reflète Christ exerce un attrait plus fort que le plus éloquent des discours.

La loi accomplie, pas abolie (5.17-20)

La plupart des chefs révolutionnaires coupent tous les ponts avec le passé et rejettent l'ordre existant. Pas le Seigneur Jésus. Il maintint la loi de Moïse et insista pour qu'elle soit observée. Jésus n'était pas venu pour abolir la loi ou les prophètes, mais pour les accomplir. Il déclara formellement que pas un seul iota ou un seul trait de la loi ne disparaîtrait, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Le iota ou yod est la plus petite lettre de l'alphabet hébreu ; le trait de lettre est le plus petit signe qui permet de différencier une lettre d'une autre, un peu comme un petit trait horizontal permet de distinguer le « E » du « F ». Jésus croyait à l'inspiration littérale de la Bible, même dans ce qui pouvait passer pour des détails anodins. Dans l'Écriture, rien, pas même le moindre trait, n'est insignifiant.

Il est important de noter que Jésus n'a pas dit que la loi ne passerait jamais. Il a déclaré qu'elle ne passerait pas avant que tout ne soit arrivé. Cette précision a des implications pour le chrétien d'aujourd'hui. Comme il n'est pas évident pour le chrétien de discerner comment il doit considérer la loi, nous allons ouvrir une parenthèse pour résumer l'enseignement de l'Écriture sur ce sujet.

Pour en revenir au Sermon, remarquons que Jésus va au-devant de la tendance très humaine à édulcorer les commandements de Dieu. Ceux-ci sont tellement contre nature que les hommes essaient d'en affaiblir le sens ou de les relativiser. Mais celui qui supprimera l'un de ces plus petits commandements et qui enseignera [...] à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux. L'étonnant, c'est que de telles personnes soient admises dans le royaume ! Rappelons que l'entrée dans le royaume dépend uniquement de la foi en Christ. Mais le rang dans le royaume est fonction de l'obéissance et de la fidélité du chrétien sur terre. Celui qui observera la loi du royaume sera appelé grand dans le royaume des cieux.

Pour accéder au royaume, nous devons faire preuve d'une justice supérieure à celle des scribes et des pharisiens, qui se contentaient, eux, des cérémonies religieuses ; celles-ci leur procuraient une purification extérieure et rituelle, mais ne changeaient rien à leurs cœurs. Jésus se sert d'une hyperbole

(figure de style qui exagère une expr.) pour souligner la vérité suivante : si la justice d'un homme n'est qu'extérieure et ne s'enracine pas dans une justice réelle du coeur, il n'entrera pas dans le royaume. La seule justice que Dieu accepte est celle qu'Il impute à ceux qui reconnaissent son Fils comme leur Sauveur (2 Co 5.21). Évidemment, là où règne une vraie foi en Christ, il en découlera aussi une vie juste, que Jésus décrit dans la suite du Sermon.

La justice d'en haut concernant le meurtre (5.21-26)

Les Juifs du temps de Jésus savaient que le meurtre était interdit et que le meurtrier s'exposait à des sanctions. C'était vrai déjà avant le don de la loi (Ge 9.6) ; puis cette interdiction fut intégrée à la loi (Ex 20.13 ; De 5.17).

Par les mots : Mais moi, je vous dis, Jésus ajoute un « plus » à la loi sur le meurtre. Désormais, on ne pouvait plus se vanter de n'avoir jamais commis de meurtre. Jésus déclare en fait : « Dans mon royaume, vous ne devez même pas nourrir de pensées meurtrières. » Il fait remonter l'acte du crime jusqu'à sa source et met en garde contre trois formes de colère injuste.

Il condamne d'abord la colère sans cause contre un frère. Celui qui est accusé de ce crime est passible de jugement ; il peut être traduit en justice. La plupart des gens trouvent leur colère fondée, mais celle-ci n'est justifiée que si l'honneur de Dieu est en jeu, ou si le prochain est lésé. Elle n'est jamais juste quand elle est la réaction à un tort qu'on a subi soi-même.

Plus grave encore est l'injure faite à son frère. Raca, mot araméen signifiant « vide », employé par les contemporains de Jésus, était un terme de mépris et d'injure. Ceux qui l'utilisaient s'exposaient aux sanctions du sanhédrin, la plus haute instance judiciaire du pays.

Enfin, qualifier quelqu'un d'insensé est la troisième forme de colère injuste condamnée par Jésus. Le mot insensé est plus fort que « sot ». Il désigne le fou, le malade mental, qui ne devrait plus vivre ; traiter quelqu'un d'insensé, c'est donc souhaiter qu'il soit mort. Il arrive aujourd'hui que des belligérants se maudissent et en appellent à Dieu pour « damner » leur adversaire. Pour Jésus, celui qui profère une telle malédiction encourt le feu de la géhenne. Les cadavres des suppliciés étaient souvent jetés dans la vallée de Hinnom, ou Géhenne, une décharge située à l'extérieur de Jérusalem et où brûlait constamment le feu qui consumait les ordures ménagères de la ville. C'était une image de l'enfer où le feu ne s'éteint pas.

On ne peut se méprendre sur la sévérité des paroles du Sauveur. Jésus enseigne que la colère contient en germe le meurtre, que les invectives sont liées à des pensées de meurtre, et que les malédictions proférées contre autrui expriment le désir de meurtre. La gravité croissante des fautes s'accompagne de sanctions croissantes : le jugement, le sanhédrin et le feu de la géhenne. Dans le royaume, Jésus proportionnera la sanction à la gravité du péché.

Si une personne fait du tort à une autre, dans un accès de colère ou pour toute autre raison, il est inutile qu'elle vienne apporter son offrande à Dieu (v. 23-24). Le Seigneur ne l'agrèerait pas. L'offenseur doit d'abord aller se réconcilier avec l'offensé, après quoi son offrande sera acceptable. Bien que ces paroles s'inscrivent dans un contexte juif, elles n'ont rien perdu de leur actualité. Paul applique ce principe à la cène (1 Co 11). Dieu n'accepte pas la louange d'un chrétien qui est en froid avec son

prochain. Jésus met ici en garde contre l'esprit chicanier et contre la lenteur à admettre ses torts. Il vaut mieux s'arranger promptement avec son adversaire plutôt que de courir le risque d'être traîné devant le tribunal, auquel cas on est sûr de perdre le procès. Les savants ne sont pas tous d'accord quant à l'identité des gens visés dans cette parabole, mais la leçon est limpide : si tu as tort, sois prompt à le reconnaître et à rétablir la situation.

Si tu persistes à ne pas admettre ta faute, ton péché te rattrapera ; tu devras alors non seulement restituer, mais ajouter des pénalités de retard. Et ne te hâte pas d'en appeler à la justice. Le tribunal finira par découvrir ta culpabilité et te condamnera à payer jusqu'au dernier centime.

La justice d'en-haut concernant l'adultère (5.27-30)

La loi mosaïque interdisait formellement l'adultère (Ex 20.14 ; De 5.18). Quelqu'un aurait pu se vanter de n'avoir jamais enfreint ce commandement, quoiqu'ayant « les yeux pleins d'adultère » (2 Pi 2.14). Tout en étant apparemment exemplaire, une telle personne pouvait nourrir en permanence des pensées impures. C'est pourquoi Jésus indiqua à ses disciples que le fait de ne pas commettre l'acte d'adultère n'était pas suffisant ; il fallait aussi se garder pur intérieurement. La loi interdisait l'acte d'adultère, Jésus en condamne déjà le désir : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur.

E. Stanley Jones a bien saisi le sens de ces paroles lorsqu'il a écrit : « Si vous pensez à l'adultère ou si vous le commettez, vous ne satisfaites pas un désir sexuel, vous versez de l'huile sur le feu pour l'éteindre. » Le péché prend naissance dans la pensée ; si nous l'entretenons, la pensée se transforme finalement en acte.

Une vie exempte de pensées impures exige une grande discipline personnelle. C'est pourquoi Jésus déclare que si un membre ou un organe quelconque de notre corps nous entraîne à pécher, il vaudrait mieux perdre ce membre ou cet organe pendant cette vie que de perdre son âme pour l'éternité.

Faut-il interpréter les paroles de Jésus littéralement ? Se faisait-il l'avocat de l'aut mutilation ? S'il fallait impérativement perdre un membre plutôt que son âme, alors oui, il faudrait sans hésiter arracher ce membre. Heureusement, ce n'est jamais nécessaire, puisque le Saint-Esprit rend le chrétien capable de mener une vie sainte. Cependant, cela implique la coopération et une stricte discipline de vie de la part du chrétien.

La justice d'en haut concernant le divorce (5.31, 32)

La loi de l'A.T. permettait le divorce (De 24.1-4). Ce texte ne concernait pas le divorce pour cause d'adultère, car l'adultère était puni de mort (De 22.22). Il prévoyait le divorce au cas où la femme cesserait de plaire à son mari ou en cas d'incompatibilité. Mais dans le royaume de Christ, celui qui répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, l'expose à devenir adultère. Cela ne signifie pas que cette femme devient automatiquement adultère ; elle le devient si, n'ayant aucun moyen de subvenir à ses propres besoins, elle se voit contrainte de vivre avec un autre homme. Dans ce cas, la femme n'est pas seule à vivre dans l'adultère, celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère, lui aussi.

Le thème du divorce et du remariage est l'un des plus difficiles de toute la Bible. S'il est quasiment impossible de répondre à toutes les questions qu'il suscite, il est néanmoins utile de résumer l'enseignement de l'Écriture sur ce point.

La justice d'en haut concernant le serment (5.33-37)

La loi de Moïse interdit à plusieurs reprises de jurer faussement par le nom de Dieu (Lé 19.12 ; No 30.3 ; De 23.21). Celui qui jurait par le nom de Dieu prenait Dieu à témoin qu'il disait la vérité.

Les Juifs évitaient l'indécence de jurer faussement par le nom de Dieu en lui substituant le ciel, la terre, Jérusalem, ou leur tête. Jésus a condamné cet usage abusif de la loi comme de la pure hypocrisie, et a interdit toute forme de serment dans la conversation courante. C'était non seulement hypocrite, mais aussi inutile de vouloir éviter de jurer par le nom de Dieu en le remplaçant par d'autres noms. Jurer par le ciel, c'est jurer par le trône de Dieu. Jurer par la terre, c'est jurer par son marchepied. Jurer par Jérusalem, c'est jurer par la ville du grand Roi. Même jurer par sa tête, c'est faire intervenir Dieu, car Il est le Créateur de tout.

Pour le chrétien, le serment est inutile. Son oui doit vraiment avoir valeur de oui, et son non doit vraiment signifier non. Ajouter quoi que ce soit pour appuyer nos affirmations ou nos négations, c'est implicitement reconnaître que Satan, le malin, dirige notre vie. Il n'existe aucune circonstance qui puisse justifier le mensonge d'un chrétien. Ce passage condamne aussi toute retenue ou déformation de la vérité, ainsi que toute tromperie. Il n'interdit cependant pas au chrétien de prêter serment devant un tribunal. Jésus lui-même répondit à l'adjuration du souverain sacrificateur (Mt 26.63). Et Paul prit Dieu à témoin qu'il disait la vérité (2 Co 1.23 ; Ga 1.20).

La justice d'en haut concernant la vengeance (5.38-42)

La loi déclarait : « Oeil pour oeil, dent pour dent » (Ex 21.24 ; Lé 24.20 ; De 19.21). D'une part, cette loi ordonnait de punir, d'autre part, elle limitait la sanction : le châtement ne devait pas être supérieur au méfait commis. Mais dans l'A.T., le droit de punir appartenait au gouvernement, non au particulier.

Jésus dépasse la loi et révèle une justice supérieure qui abolit même les représailles. Il enseigne à ses disciples que là où la loi permettait autrefois la vengeance, la grâce rend possible aujourd'hui la non-résistance. Jésus recommande à ses disciples de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un les frappe sur une joue, ils doivent aussi lui tendre l'autre ; s'ils sont poursuivis en justice à cause de leur tunique, ils doivent aussi céder le manteau qui recouvrait la tunique et leur servait de couverture pour la nuit. Si un personnage officiel leur ordonne de porter ses bagages sur un mille, ils peuvent, de leur plein gré, les porter sur deux milles.

Le dernier ordre de Jésus dans ce paragraphe semble le plus difficile à respecter aujourd'hui. Donne à celui qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi. Nous sommes tellement obnubilés par les biens matériels que nous nous révoltons contre l'idée de donner ce que nous avons acquis. Pourtant, si nous pensions réellement à nous constituer un trésor dans le ciel et si nous nous contentions de la nourriture et du vêtement nécessaires, nous mettrions avec joie ces paroles en pratique, de manière littérale.

Les propos de Jésus supposent que la personne qui sollicite de l'aide a des besoins réels. Comme il est impossible de toujours vérifier si la demande est justifiée, il vaut mieux, pour citer quelqu'un, « aider des mendiants fraudeurs que courir le risque de se détourner d'une seule personne vraiment nécessiteuse. »

Humainement parlant, il est impossible d'adopter l'attitude que le Seigneur ordonne ici. Seule une personne dirigée par le Saint-Esprit peut mener une vie de tels renoncements. Lorsque le Seigneur vit pleinement dans le chrétien, alors celui-ci peut répondre à l'insulte (v. 39), à l'injustice (v. 40) et aux importunités (v. 41) par l'amour. Voilà ce qu'est « l'Évangile du second mille. »

La justice d'en haut concernant le traitement de ses ennemis (5.43-48)

Le dernier exemple de cette justice supérieure propre au royaume concerne la manière de considérer les ennemis, un sujet qui fait tout naturellement suite au paragraphe précédent. La loi demandait à l'Israélite d'aimer son prochain (Lé 19.18). Bien qu'il n'y ait aucun commandement explicite de haïr ses ennemis, cela faisait souvent partie de l'endoctrinement. Cette parole résume bien l'attitude de l'A.T. à l'égard de ceux qui persécutaient le peuple de Dieu (Ps 139.21, 22). Elle témoignait d'une légitime hostilité envers les ennemis de Dieu.

Désormais, Jésus révèle que nous devons aimer nos ennemis et prier pour ceux qui [...] nous persécutent. L'ordre d'aimer montre que l'amour est avant tout affaire de volonté et non de sentiments. Cet amour est différent de l'affection naturelle, parce qu'il n'est pas naturel d'aimer ceux qui haïssent et blessent. C'est le fruit d'une grâce surnaturelle, manifestée par ceux qui ont reçu la vie divine.

Il n'y a aucune récompense à glaner à aimer ceux qui nous aiment ; cela, déclare Jésus, même des publicains inconvertis sont capables de le faire. Ce type d'amour n'exige pas une force divine. Il n'y a pas de mérite, non plus, à saluer seulement les frères, c'est-à-dire les parents et les amis. Ceux qui ne sont pas sauvés en font autant ; ce n'est pas une marque chrétienne distinctive. Si nos normes ne sont pas supérieures à celles du monde, il est évident que nous n'aurons aucun impact sur lui.

Jésus demande à ses disciples de rendre le bien pour le mal ; ainsi, ils seront fils de leur Père qui est dans les cieux. Le Seigneur ne dit pas qu'en agissant de la sorte, ils deviendront fils de Dieu ; c'est, au contraire, leur façon de prouver qu'ils le sont. Puisque Dieu ne fait aucune différence entre les méchants et les bons, qui bénéficient, les uns comme les autres, du soleil et de la pluie, nous devons, à notre tour, nous montrer aimables et bienveillants envers tous.

Jésus clôt cette section par l'exhortation : Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Il faut interpréter le mot parfait à la lumière du contexte. Il ne signifie pas « sans péché » ou « sans défaut ». Les versets précédents montrent qu'être parfait, c'est aimer ceux qui nous haïssent, prier pour ceux qui nous persécutent, et témoigner de la bonté envers les amis et les ennemis. La perfection dont il est question ici est la maturité spirituelle qui rend le chrétien capable d'imiter Dieu, qui accorde ses bénédictions à toute créature sans partialité.